L'anaphore associative est-elle soluble dans la linguistique contrastive ?

How does associative anaphora stand the test of contrastive linguistics ?

Pierre Bourstin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3031>

DOI : 10.4000/praxematique.3031

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 87-105

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Pierre Bourstin, « L'anaphore associative est-elle soluble dans la linguistique contrastive ? », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 24 | 1995, document 4, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3031> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3031>

L'anaphore associative est-elle soluble dans la linguistique contrastive ?

Au delà de toute dichotomie posée en théorie (langue / parole, compétence / performance, syntaxe / pragmatique, grammaires de phrases / grammaires textuelles), on cherchera à déterminer la valeur opératoire de l'anaphore en général et de l'anaphore associative en particulier, appliquée à la description de deux langues typologiquement et génétiquement différentes : le français et le japonais, et l'on s'attachera à montrer que si les systèmes linguistiques au sens restreint ne sont pas directement comparables, les stratégies communicatives du locuteur français et nippon sont similaires.

Cet article d'adressant à la communauté des linguistes sans connaissance préalable du japonais, il est inévitable que certaines remarques paraissent élémentaires aux spécialistes de cette langue.

1. Problèmes de délimitation et de définition

1.1. L'anaphore classique

S'il faut entendre par anaphore la reprise d'un segment de discours par un mot dit anaphorique, on peut se demander s'il existe même en français des anaphoriques, c'est-à-dire des signes dont la fonction exclusive est de renvoyer au contexte antérieur¹. Le recours à des

¹ Kleiber, 1994c :23-24. « [...] les anaphoriques constituent non seulement une classe hétérogène d'expressions (pronoms, SN définis, SN démonstratifs, possessifs, adverbes, temps grammaticaux etc.), [...], mais les expressions rassemblées sont

catégories linguistiques formelles est donc certes nécessaire pour faire la partition entre l'anaphore et la non-anaphore illustrée par :

- (1) Dieu a donné, Dieu a repris.

mais en même temps notoirement insuffisante pour délimiter le phénomène, car comme le note Kleiber, toute anaphore, même corréférentielle définie ou pronominale², fait intervenir une opération d'inférence, parfois manifeste lorsqu'il s'agit de lever une ambiguïté en contexte :

- (2) a. Claude a adopté trois chouettes mâles. Elles/ils lui servent de partenaires à la belote.
 b. Claude a adopté trois chouettes mâles. Il leur sert de partenaire à la belote.
 c. Claude a adopté trois chouettes mâles. Elle leur sert de partenaire à la belote.

L'inférence prend appui partiellement sur la fonction dénotative et distinctive des signes linguistiques, en français notamment le marquage en définitude, genre grammatical et nombre, pour éliminer les fausses pistes dans la recherche du bon référent :

- (2a) elles/ils = trois chouettes mâles ; lui = Claude
 (2b) il = Claude ; leur = trois chouettes mâles
 (2c) elle = Claude ; leur = trois chouettes mâles

Interviennent également dans ce travail d'inférence le recours à des données situationnelles pour l'interprétation en genre naturel de *Claude* en (2a) et pour celle de l'expression *chouettes mâles* dans les trois exemples (volatiles nyctalopes de sexe masculin vs. mâles très chouettes), ainsi que le recours à un savoir encyclopédiques (la belote se joue à deux, trois ou quatre partenaires) pour l'interprétation de la distributionnalité visée par l'expression *partenaire à la belote*.

également [...] des expressions dont (presque) aucune n'est destinée à être uniquement anaphorique. »

2 Kleiber, 1992b :176-177.

l'anaphore classique telle qu'elle se présente en français est donc bien un fait de langue qui fait intervenir des critères hétérogènes (formels et inférentiels) donc l'interaction ne semble pas encore élucidée.

1.2. L'anaphore associative³

Pour rendre compte des stéréotypes⁴ de la littérature sur l'anaphore associative tels que :

- (3) Pierre visita un village. L'église était triste.

Charolles expose que

[...] un SN2 défini anaphorise un SN1 indéfini⁵ sans qu'il y ait coréférence entre les deux expressions [...]. La relation anaphorique est induite par le défini[...]. Les SN anaphoriques sont donc dépendant cotextuellement [...], leur interprétation [...] consiste en l'établissement d'un lien avec le SN source auquel ils sont rattachés.

Conscient du caractère par trop restrictif de cette description *ad hoc* qui excluerait du champ d'investigation des phénomènes similaires⁶ illustrés par :

- (4) a. J'ai entendu la voiture déraper. Après l'accident le SAMU est arrivé.
b. Nous avons visité le Vatican. L'édifice était grandiose.
c. Sophie s'est mariée. La cérémonie s'est déroulée dans l'intimité.
d. Max a assassiné son voisin. Le meurtre a eu lieu dans la nuit de Noël.

Charolles élargit sa définition opératoire⁷ :

[...] le principe d'identification des définis associatifs s'énonce très simplement : *dès lors qu'un SN défini est employé anaphoriquement*

³ Charolles, 1990.

⁴ Charolles, 1990 :119.

⁵ Sur la pertinence de l'opposition de définitude dans le SN source, voir Kleiber, 1994a.

⁶ Charolles, 1990 :131 et 140-141. Premier exemple et numérotation modifiés.

⁷ Charolles, 1990 :130.

(dès lors qu'on ne peut expliquer sa définitude autrement), *s'il n'est pas coréférentiel d'un SN source on dira qu'il y a anaphore associative*.

Tous les problèmes de délimitation entre anaphore coréférentielle et anaphore associative ne sont pas résolus pour autant. Il est vrai que dans l'exemple (3), l'article défini singulier pose le référent de *église* comme identifié et invite à un travail d'inférence, mais on pourrait aussi bien inférer une relation causale explicitable par *car* et comprendre que Pierre, au lieu de visiter l'église de la ville x, avait préféré faire quelques kilomètres en voiture pour visiter un village des alentours.

On retiendra surtout que les traits définitoires de l'anaphore associative, tout comme ceux de l'anaphore classique, sont de deux types :

Les uns reposent sur des signes propres à chaque idiome, les parties du discours et les catégories grammaticales variables selon la langue considérée. Ainsi, pour le français, on parlera de noms et de syntagmes nominaux qui sont nécessairement marqués comme définis ou indéfinis par la sélection de l'article approprié, on invoquera comme critère les restrictions d'emploi des démonstratifs et des pronoms substitués de syntagmes nominaux.

Les autres traits définitoires invoqués relèvent manifestement de la stratégie communicative du locuteur et de l'allocuté dans la création et la reconstitution du sens, à savoir tout le jeu des inférences qui font intervenir la connaissance du monde, le cotexte et les données situationnelles de l'acte d'énonciation, pour aboutir à la (re)constitution de la cohérence discursive à partir de la cohésion textuelle.

2. Eclairage contrastif

2.1. Particularités structurales du japonais

Partons de l'énoncé déclaratif suivant :

(5) *Tabeta.*

Sa forme est celle d'un groupe verbal⁸ réduit à la base lexicale *tabe-* (en français *mang-*), porteuse de la marque de catégorie aspecto-temporelle *-ta* (passé, par opposition à la forme de non-passé *-ru*). Le verbe peut être marqué par le même procédé de suffixation en temps, aspect, mode, degré de politesse, mais, à l'inverse d'autres langues, il ne peut être marqué ni en personne, ni en nombre, ni en genre. Cet énoncé non elliptique est parfaitement grammatical et correspondra en contexte approprié à l'un des énoncés français suivants : *j' / tu / il, elle / nous / vous / ils, elles + l' / les / en + forme voulue de avoir + mangé*.

Aux substantifs pronominaux de première et de seconde personne et pronoms personnels de troisième personne en français correspondent certes de nombreuses unités lexicales qui expriment le rang social du locuteur, de l'allocuté ou de tierces personnes évoquées, mais leur présence en contexte n'est pas grammaticalement requise (pas plus d'ailleurs que celle de syntagmes nominaux).

Le groupe verbal peut accueillir en expansion antérieure à sa base (le japonais est une langue strictement hypotaxique) d'autres groupes dont la fonction, normalement, est précisée par une particule⁹ spécifique :

- (6) *Kodomo ga tabe-ta.*
 enfant sujet mang-passé
L'/les/un/des enfant(s) Ø/l'/les/en a/ont mangé.
- (7) *Kodomo wa tabe-ta.*
 enfant thème mang-passé
L'/les/un/des enfant(s) Ø/l'/les/en a/ont mangé.
- (8) *Sakana o tabe-ta.*
 poisson objet mang-passé
J'/tu/il/etc.+forme voulue de avoir + mangé +. le/la/les/un/du/des poisson(s).
- (9) *Kodomo ga/wa sakana o tabeta.*
 enfant sujet/thème poisson objet mang-passé

⁸ La procédure d'analyse et sa terminologie suivent de près Schanen, Confais (1989).

⁹ Le système des particules enclitiques du japonais est très clairement exposé dans la monographie qui lui consacre Shimamori (1991).

L'/les/un/des enfant(s) a/ont mangé le/la/les/un/du/des poisson(s).

Mais à l'oral, on peut même constater dans certains énoncés l'effacement de *ga* et *o*, particules fonctionnelles de détermination du procès :

- (10)a. *Kodomo tabeta.*
b. *Sakana tabeta.*

qui par inférence conventionnelle sont respectivement interprétables comme (10) et (12), mais qui peuvent aussi, dans un contexte particulier, renvoyer à ce qu'a fait l'ogre ou au sort des femmes et des enfants d'abord après le naufrage du Titanic.

Comme le japonais ne distingue formellement qu'entre mots variables (verbes et adjectifs) et mots invariables, c'est-à-dire tout le reste, il ne possède pas de partie du discours strictement équivalente à ce que nous entendons par le nom¹⁰. Les éléments lexicaux que l'on serait tenté de considérer comme tels par équivalence en traduction ne sont pas repérables par un marquage en genre, en nombre, ni en définitude. La quantification fait appel à des numérateurs spécifiques des entités à dénombrer (hommes, petits animaux, objets longs, plats etc.) :

- (11) *Shichijin no samurai wa sakana o ippiki tabeta.*
sept+homme de samurai th. poisson obj. 1+animal mangé.
Les sept samurais ont mangé un poisson.

Le japonais n'a pas d'équivalents directs de nos pronoms possessifs et prépositions et aucun équivalent lexical de nos pronoms relatifs :

- (12) *Jibun no teeburu no ue ni aru sakana wa,*
soi de table de haut loc. exist-poisson thème
Concernant(le/les) poisson(s) (qui) est/sont sur ma/notre table(s),

La langue n'est cependant pas totalement dépourvue de déterminants : un système paradigmatique d'éléments exophoriques¹¹ pose les

¹⁰ Tamba, Terada, 1991 : 33-35.

¹¹ Coyaud, 1971 : 55. Type de présentation repris par Tamba, 1992 : 195.

référents comme proches du locuteur, proches de l'allocuté, ou éloignés du locuteur comme de l'allocuté :

	<i>ko-</i> proche de L.	<i>so-</i> proche de A.	<i>a-</i> éloigné	<i>do-</i> interrogatif
<i>-re</i> chose	<i>kore</i> ça ici	<i>sore</i> ça	<i>are</i> ça là-bas	<i>dore</i> lequel
<i>-no</i> de	<i>kono</i> ce, cette, ces	<i>sono</i> ce, cette, ces	<i>ano</i> ce, cette, ces	<i>dono</i> de quoi/qui
<i>-nna</i> sorte	<i>konna</i> de cette sorte	<i>sonna</i> de cette sorte	<i>anna</i> de cette sorte	<i>donna</i> quelle sorte
<i>-ko</i> lieu	<i>koko</i> ici	<i>soko</i> là	<i>asoko</i> là-bas	<i>doko</i> d'où
<i>-chira</i> côté	<i>kochira</i> de ce côté ci	<i>sochira</i> de ce côté là	<i>achira</i> de ce côté là-bas	<i>dochira</i> de quel côté
<i>-o</i> manière	<i>koo</i> comme ça	<i>soo</i> comme ça	Ø	<i>doo</i> comment

Nous souscrivons vivement à l'algorithmique du tableau de Coyaud qui explicite l'économie et l'intelligence de ce système de structuration de l'espace discursif, et qui montre par là même qu'aucun élément de ce système ne peut être considéré comme spécifiquement anaphorique.

2.2. La cohésion textuelle en japonais

Devant la rareté relative des repères morphologiques dans ce système linguistique, on peut se demander comment fonctionne la cohésion textuelle en général et la référence au cotexte antérieur en particulier. Pour s'en faire en idée, abordons en translittération un

extrait de texte narratif, le début d'une adaptation moderne pour enfants du conte populaire¹² *Urashima Taroo* :

Mukashi mukashi, aru tokoro ni, Urashima Taroo to iu wakai mono ga imashita. Urashima Taroo wa, otoosan ya ojisan to onaji yoo ni, ryooshi deshita. Aru hi no koto, itsumo no yoo ni, hamabe ni tsuri ni iku to, kodomotachi ga oozei atsumatte, chiisa na kame o *ippiki* tsukamaete, ijimete imashita. Kawaiiso ni omotta Urashima Taroo wa, *sono* kame o *jibun* no motte ita sukoshi no okane to kookan shimashita. Soshite, umi ni hanashite yarimashita. Kame wa, yorokonde, tutto mizu no naka ni kiete yukimashita. Tsugi no hi no koto, Urashima Taroo wa, itsumo no toori, fune ni notte oki ni dete tsuri o shite iru to, ushiro kara, *jibun* no namae o yobu koe ga kikoemashita. *Konna* tokoro ni hito ga iru hazu wa nai to omoinagara furikaete miru to, ooki na kame ga *jibun* no hoo ni chikazuite kimashita.

Il était une fois (un) jeune homme nommé Urashima Taroo. Urashima Taroo était pêcheur, comme (son) père et (son) grand-père. (Un) jour (où), comme d'habitude, (il) descendait à (la) plage pour pêcher, (un) groupe d'enfants, ayant capturé une petite tortue, (la) malmenaient. Urashima Taroo, pris de pitié, échangea cette tortue contre (le) peu d'argent (qu'il) avait sur lui. Puis (il) (la) remit à (la) mer. (La) tortue, toute heureuse, disparut à (l')instant dans (l')eau. (Le) lendemain, alors qu'Urashima Taroo, selon (son) habitude, pêchait (au) large dans (son) bateau, (il) entendit derrière (lui) (une) voix (qui) appelait son nom. (Il) se retourna, pensant qu'il était impossible qu'il y eût quelqu'un dans (un) tel lieu ; or (une) grosse tortue s'approchait de lui.

2.2.1. Les actualisateurs en japonais

Les quelques actualisateurs du texte de départ figurant en italiques dans le texte correspondent plus ou moins directement à des actualisateurs du texte d'arrivée :

(13) *chiisa na kame o ippiki tsukamaete,*
petit tortue objet 1+animal attrap-participe
 ayant attrapé une petite tortue,

¹² Garnier, Mori, 1989 :9-10.

Kame, figurant pour la première fois dans le texte, est à interpréter comme non identifié, et est posé comme exemplaire unique par la structure *kame o ippiki* déjà présentée en (11).

Dans l'énoncé suivant du récit oral¹³ :

- (14) *sono kame o jibun no [...] okane to kookan shimashita.*
 dém. tortue objet soi de argent avec échange faire-passé
[Taroo] échangea cette tortue contre son argent.

sono représente une instruction du locuteur-narrateur à l'allocuté-narrataire : « Recherche (par rapport à toi) en contexte le référent visé dans le monde du discours. » Il explicite ainsi la coréférence des deux occurrences successives de *kame*. *Jibun* (soi-même), en liaison avec la particule *no* (de) permet d'attribuer explicitement *okane* (argent), ainsi que dans l'exemple ci-dessous *namae*(nom) à l'élément thématique *Urashima Taroo*.

- (15) *jibun no namae o yobu koe ga kikoemashita.*
 soi de nom obj. appel- voix sujet pouvoir entendre passé
[...], il entendit une voix qui appelait son nom.

Dans l'énoncé suivant :

- (16) *Konna tokoro ni [...]*
 tel endroit localisation
dans un tel lieu

tokoro (endroit) est actualisé par *konna* par rapport de proximité avec le locuteur qui n'est autre que le héros, car il s'agit d'un monologue intérieur de celui-ci.

Les autres actualisateurs (pronoms personnels, possessifs, articles) que le traducteur a sélectionnés, et dont l'omission produirait un « petit-nègre » qui resterait compréhensible, proviennent de l'applica-

¹³ Le genre relève formellement du discours narratif et est explicitement marqué comme tel par les formes de politesse du verbe en *-masu* (présent) et *-mashita* (passé), lesquelles sont, dans un roman par exemple, exclues en dehors des dialogues.

tion de règles de réencodage par inférences à partir du signifié des lexèmes et de la morphosyntaxe. Dans le premier énoncé du texte :

- (17) *UT to iu wakai mono ga imashita.*
UT citation s'appell-présent jeune prés. personne sujet exist-passé
Il y avait un jeune homme appelé UT.

mono n'est pas marqué en genre naturel, pas plus que le syntagme *wakai mono* (alors que le français opposerait déjà la valeur conventionnellement féminine de *jeune personne* à *jeune homme*) ; l'unicité du référent est induite à partir de la présence d'un seul nom propre, sa non-identification à partir des conventions du récit oral, même si le petit japonais entend cette histoire pour la millièème fois, et 'homme', le signifié contextuel de *mono*, à partir du savoir banal que *Taroo* est un prénom masculin.

2.2.2. La particule *wa* : un outil anaphorique

Observons maintenant le rôle privilégié du marqueur indirect d'identification *wa* dans la constitution de la cohésion textuelle. Dans l'énoncé suivant :

- (18) *UT wa, otoosan ya ojiisan to onaji yoo ni, ryooshi deshita*¹⁴.
UT thème père et grand-père CIT comme pêcheur être-passé
UT, comme son père et son grand-père, il était pêcheur.

la reprise de *Urashima Taroo*, que pose explicitement en thème du discours adressé à l'auditoire la particule *wa*, oblige à saisir cette entité individuelle «[...] dans sa liaison à un référent posé d'entrée de jeu dans le champ discursif commun aux interlocuteurs.» (Tamba, Terada 1991 :32). En d'autres termes, *wa* ne s'applique qu'à des entités identifiées en contexte. La structure est directement comparable aux extra-positions à gauche¹⁵ que l'on trouve en français oral.

¹⁴ Pour une étude contrastive de la « copule » en japonais que l'on retrouvera dans les exemples (24), (25) et (29) à (35), par opposition aux verbes d'existence *aru* (12) et *iru* (17), voir Bourstin, 1991.

¹⁵ La spécificité de la particule thématique *wa* est qu'elle marque la frontière entre deux groupes syntaxiques, et non pas l'intégration de l'un dans l'autre. Voir à l'appui de cette thèse Tamba, Terada, 1991 : 42-43. Pour une présentation générale et une

Le thème étant clair désormais, le texte visant la transmission d'un métier de père en fils, et étant bien entendu que l'on n'a normalement qu'un seul père, la lecture « *comme son père et son grand-père* » est forcée en contexte. A noter que les termes de parenté sélectionnés ici, associés aux préfixes et suffixes honorifiques *o-* et *-san*, précisent qu'il ne peut s'agir du père et du grand-père du narrateur, car il faudrait alors avoir recours aux termes non marqués comme honorifiques *chichi* (mon père) et *jii* ou *sofu* (mon grand-père).

Puisque le discours porte sans équivoque possible sur le héros Urashima Taroo, il est parfaitement inutile de le marquer comme thème du récit dans l'énoncé suivant ; si besoin était, on préférerait la répétition :

(19) *Aru hi no koto, Urashima Taroo wa, itsumo no yoo ni, [...]*

à des formes de substitution (*sono hito, sono kata, kare* etc.) dont le choix connoterait un degré de déférence spécifique et différents types de style.

Dans l'énoncé suivant, la coréférence de l'acteur implicite avec le UT du cotexte antérieur est marquée par *jibun* (soi-même), élément qui précise que la tortue est échangée contre l'argent qui appartient à UT.

Le premier groupe de l'énoncé suivant exigeant de par sa structure une base nominale, on a à nouveau un groupe syntaxique avec *wa* :

(20) *Kawaisoo ni omotta UT wa, [...]*
 malheureux modalisateur pens-passé UT thème
 UT, qui pensait que la tortue était bien à plaindre, [...]

On aurait pu sinon avoir un énoncé moins informatif réduit à (14), parfaitement acceptable ici.

Puisqu'il n'y a pas changement de thème dans l'énoncé suivant qui présente la libération de la tortue, UT n'y est pas mentionné explicitement :

bibliographie détaillée sur l'emploi de la particule *wa*, voir Hinds, Maynard, Iwasaki, 1987.

- (21) *Soshite, umi ni hanashite yarimashita.*
 ensuite mer direction libér-participe faire-passé
 Puis, il la remit à la mer.

L'énoncé qui lui fait suite braque le projecteur sur la tortue :

- (22) *Kame wa [...] mizu no naka ni kiete yukimashita.*
 tortue thème eau de milieu direction disparaître-part. aller-passé
 La tortue [...] disparut sous l'eau.

Nouveau changement d'éclairage dans l'énoncé (23) qui présente un autre événement dans un autre cadre temporel : impossible donc de comprendre que c'est la tortue qui avait pour habitude de pêcher au large dans son bateau :

- (23) *Tsugi no hi no koto, UT wa, [...]*
 suivant de jour de affaire UT thème
 Le lendemain, UT, [...]

Ce qui précède montre certes que l'usage de la particule *wa*, qui présuppose l'identification d'une certaine entité par les participants à l'acte de communication, semble être lié à l'expression de ce qu'il est communément convenu d'appeler anaphore ; il n'en reste pas moins que l'exploitation des libertés telle qu'elle est illustrée par les relations paraphrastiques suivantes nous met face à un dilemme :

- (24) a. *UT wa, otoosan ya ojiisan to onaji yoo ni, ryooshi deshita.*
 voir analyse et traduction de l'exemple (18)
 b. *Otoosan ya ojiisan to onaji yoo ni, ryooshi deshita.*
 Comme son père et son grand-père, (il) était pêcheur.
 c. *UT wa, ryooshi deshita.*
 UT, (il) était pêcheur.
 d. *Ryooshi deshita.*
 (Il) était pêcheur.

Les énoncés (a) et (b) qui introduisent une comparaison sont informativement équivalents, tout comme les énoncés non comparatifs (c) et (d). Or chacun des quatre énoncés peut figurer en seconde position dans le texte, où il se rapportera implicitement ou explicitement à Urashima Taroo, l'entité identifiée par l'assertion du premier énoncé

(17). Faudra-t-il alors parler d'anaphore pour (a) et (c) puisqu'ils comportent un élément (*Urashima Taroo wa*) identifié comme coréférent d'un élément de l'énoncé précédent (*Urashima Taroo*), et considérer dans cette logique (b) et (d) comme non anaphoriques, ou bien considérer dans une approche plus généralisante que les quatre énoncés sont anaphoriques, en regardant comme non pertinente la présence d'un élément anaphorique dans le second énoncé ? Plusieurs arguments font pencher pour cette dernière solution :

S'il est vrai que les groupes enclitiques de base *wa* peuvent, comme on l'a vu, servir de repères dans la (re)constitution d'une relation coréférentielle avec un élément de l'avant-texte, ce n'est pas là leur signifié fonctionnel spécifique ; la particule *wa* peut être tout aussi bien l'instrument d'une quasi-cataphore par ajout tardif d'un thème d'abord non dit :

(25) *Oishii desu nee, kono biiru wa !*
bon-présent être-présent part. illocutoire cette bière thème
Elle est bonne, hein, cette bière !

ou encore clôturer un énoncé autonome à valeur ritualisée :

(26) a. *Konnichi wa.*
Bonjour.
 b. *Konban wa.*
Bonsoir.

La fonction première de *wa* est d'établir une mise en perspective thématique, éventuellement récurrente¹⁶, en remplacement de et/ou en association avec des particules fonctionnelles spécifiques :

(27) *Taroo wa, kinoo wa, Pari de wa, sakana wa tabeta.*
Taroo thème hier thème Paris dans thème poisson thème mang-passé
Taroo, hier, à Paris, le/les/du poisson, il l'/les/en a mangé.

¹⁶ Pour un traitement détaillé des énoncés à occurrence multiple de *wa*, voir entre autre Kaneko, 1987 : 358-360.

De fait, un groupe enclitique en *wa* peut d'autant moins être tenu pour une expression anaphorique que « le GN “détaché” en syntagme autonome par WA n’a [...] à proprement parler aucune fonction syntaxique dans le GV auquel il est couplé tout comme un GN extraposé en français. » (Tamba, Terada 1991 : 43). Une grammaire contrastive du français et du japonais devrait donc se limiter à mettre d’une part en correspondance les extrapositions françaises et les groupes enclitiques japonais où *wa* représente en quelque sorte une « virgule audible », et d’autre part les énoncés verbaux comme *Tabeta.* et *Il en a mangé.*, et à relever le caractère obligatoire des compléments en français et des éléments phoriques qui peuvent s’y substituer, en constatant que le japonais peut « rouler » exclusivement à l’inférence pour (re)constituer la cohérence discursive.

Que reste-t-il de l’anaphore ? Au sens strict de la reprise d’un segment de discours antérieur par une expression spécifiquement anaphorique, probablement rien en japonais ni même en français. Ce constat est une invite à éclairer les procédures de renvoi sans invoquer de critères idiosyncrasiques, tout en partant du postulat qu’il ne peut y avoir texte sans connexions sémantiques entre les énoncés qui les composent, et que les participants à l’acte de communication disposent de procédures pour identifier ces connexions. Or s’il n’y a pas en japonais d’expressions formellement repérables comme à même de fonctionner comme des anaphores, on peut risquer l’hypothèse que la cohésion textuelle ne représente pas le niveau d’analyse à même d’éclairer les phénomènes linguistiques visés, et que l’anaphore doit être redéfinie et ne peut être adéquatement abordée qu’au niveau des stratégies de production et d’interprétation de la cohérence discursive.

Voilà dépassée semble-t-il la notion classique d’anaphore en ce qu’elle ne présente pas de valeur explicative dans la description couplée du français et du japonais ; elle n’est pas invalidée pour autant dans toute approche contrastive, notamment dans le couplage de langues typologiquement et génétiquement apparentées.

2.3. Peut-on sauver l’anaphore associative en japonais ?

A l’inverse d’une langue aux repères morphologiques diversifiés comme le français qui autorise jusqu’à un certain point le décryptage

formel des énoncés, le japonais semble appliquer systématiquement la maxime conversationnelle suivante : «N'évoque explicitement aucun élément qui ne puisse aisément être inféré à partir du contexte.» L'inférence joue donc nécessairement un rôle massif dans l'interprétation de tout nouvel énoncé qui doit être lu sur la grille du cotexte antérieur, des données immédiates de l'acte d'énonciation, du savoir encyclopédique commun au locuteur et à l'allocuté et enfin des faibles repères fournis par les structures morphosyntaxiques et le sémantisme virtuel des mots.

Tout en récusant la pertinence des catégories grammaticales et classes de mots du français dans l'approche du japonais, analysons le travail d'inférence auquel se livrent les allocutés français et japonais dans l'interprétation des énoncés suivants :

(28) *J'ai visité un village. L'église était superbe.*

(29) *Mura o kembutsu shimashita. Kyookai wa rippa deshita.*

village objet visite faire-passé église thème superbe être-passé

J'ai visité le/un/des village(s). L'/les église(s) étai(en)t superbe(s).

Tu as visité le/un/des village(s). L'/les église(s) étai(en)t superbe(s).

Il/elle a visité le/un/des village(s). L'/les église(s) étai(en)t superbe(s).

Nous avons visité le/un/des village(s). L'/les église(s) étai(en)t superbe(s).

Vous avez visité le/un/des village(s). L'/les église(s) étai(en)t superbe(s).

Ils/elles ont visité le/un/des village(s). L'/les église(s) étai(en)t superbe(s).

La première partie de (28) et (29) montre déjà que leur équivalence pragmatique n'est évaluable que si l'on situe les deux énoncés dans un même contexte. L'information apportée par le sujet marqué en personne et en nombre (*j'*) dans (28) doit être intégralement inférée par l'allocuté de (29), lequel, en situation réelle de communication, n'aura aucune peine à écarter les lectures possibles en d'autres contextes (correspondant à *nous*, *toi*, *vous*, *Melle Yamashita*, *M.* et *Mme Takada* etc.) pour reconstituer le chaînon manquant, à savoir que celui qui visite est le locuteur. La reconnaissance du désigné de *mura* présuppose de même que le cotexte et/ou le contexte large de (29) fournisse les indices nécessaires pour inférer que l'énonciateur ne le pose ni comme identifié, ni comme pluriel, ce qui donnerait en traduction *le*, *les*, *des villages*.

Si l'énonciateur de (29) est un touriste japonais sorti des sentiers battus du voyage organisé standard (l'Europe en cinq jours), censé

savoir qu'un village a normalement une église, on peut inférer que *kyookai*, explicitement thématisé par *wa*, renvoie au *mura* du cotexte antérieur immédiat. Cette lecture s'impose en termes de préférence interprétative dans un contexte peu éclairant, mais elle n'est pas contraignante. Il suffit par exemple que notre touriste fasse part de sa visite d'une région située sur une ancienne ligne de front des guerres de religions, où l'on trouve des villages qui possèdent deux églises, une catholique et une protestante, pour que l'allocuté puisse comprendre *ses/les églises*. Toujours en termes de préférence, à partir du savoir que l'ancienne ville impériale est réputée pour ses innombrables temples et sanctuaires, l'énoncé (35) :

(30) *Kyoto o kembutsu shimashita. Tera wa rippa deshita.*
Kyoto objet visite faire-passé temple thème superbe être-
passé

invite plutôt hors contexte à l'interprétation plurielle de *tera*. Le thème *tera* pourrait cependant renvoyer en contexte à l'unicité de tel magnifique temple dont l'allocuté aurait par exemple conseillé la visite. Quoiqu'il en soit, la mise en œuvre de ces savoirs plus ou moins conventionnels communs au locuteur et à l'allocuté ne semble pas fondamentalement différente selon qu'elle contribue à l'interprétation d'énoncés français ou japonais.

Ce qu'il importe de retenir, c'est que dans des énoncés français tels que (3) considérés comme représentant le cas standard de l'anaphore associative, la relation de la partie au tout est certes inférable, mais n'est pas forcée tous contextes confondus. Lorsque l'interprétation associative est retenue, il semble toujours possible de faire correspondre à un énoncé français comme (28) un énoncé japonais tel que (29), étant bien entendu que ces correspondances ne sont jamais bi-univoques, l'énoncé japonais étant toujours plus riche de lectures potentielles que l'énoncé français. Point ne faut s'étonner de la compatibilité de l'anaphore associative avec les structures communicatives du japonais qui fonctionnent par recours massif aux opérations d'inférence : le renvoi purement inférentiel au cotexte antérieur n'est donc qu'un cas particulier qui fonctionne même plus facilement dans cette

3. Conclusion

La perspective suggérée par les faits de langue du français pouvait donner lieu au départ à une illusion d'optique, à savoir celle de l'anaphore associative vue comme un cas particulier du phénomène apparemment plus général de l'anaphore coréférentielle classique. Or le bilan qui se dégage de l'analyse contrastive est quelque peu inattendu : en japonais, l'anaphore associative semble représenter le cas standard, alors que l'anaphore classique fait plutôt figure de fait de langue exotique. Ceci invite à repenser les problèmes de définition et de délimitation en examinant l'hypothèse que les deux types d'anaphore relèvent l'un et l'autre d'un phénomène unique, largement indépendant des données structurales de chaque langue particulière. Si en effet les signes intralinguistiques ne peuvent être invoqués comme critères premiers dans une approche contrastive, à l'inverse, le travail d'inférence peut prétendre au statut de *tertium comparationis* et constituer le dénominateur commun qui permette de comparer les stratégies communicatives dans des actes de parole de langues typologiquement différentes.

Dans une perspective purement intralinguistique tout aussi bien, l'anaphore soulève des problèmes de définition complexes en ce qu'ils font intervenir au moins deux niveaux d'analyse distincts mais connexes : celui des signifiants et celui des référents, avec le niveau intermédiaire des désignés contextuels¹⁸. La difficulté bien connue qui guette le linguiste dans tout travail descriptif est le risque de confusion entre niveaux d'analyse : les temps grammaticaux et l'expression du temps, les modes grammaticaux et l'expression de la modalité ou de la modalisation, les formes de comparatif et les diverses procédures de comparaison, les possessifs et l'expression de relations diverses telles que partie-tout, propriété, possession¹⁹ etc. Pour ce qui est des problèmes de définition et de délimitation dans le champ de l'anaphore, il nous semble que les difficultés rencontrées relèvent partiellement de la

¹⁸ Voir pour cette tripartition entre signification, désignation et monde des réalités et expériences Schanen, Confais, 1989 :71-82.

¹⁹ Pour une étude contrastive des verbes de possession et de changement de possession en allemand et en japonais, voir Bourstin, 1987.

confusion entre d'une part la définitude, catégorie grammaticale du français et d'autres langues, et d'autre part une catégorie cognitive encore floue qui intervient dans la relation entre signifiants et référents : l'identification.